E REVE

En face du socialisme le démocrate bourgeois devient un sympathisant fasciste

REDACTION ET ADMINISTRATION:

Rue des Savoises, 6

GENEVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

Le numéro : 15 centimes

COMPTE DE CHEQUES POSTAUX Le Réveil, No I. 4662. Genève SUISSE ET UNION POSTALE

Abonnement: Une année, tr. 6.—
Six mois, fr. 2,50

Le prochain numéro paraîtra avec une semaine de retard et aura la date du 28 août.

La main de l'Angleterre

Au moment où paraîtront ces lignes on connaîtra certainement dans le détail la nouvelle machination anglaise qui doit donner satisfaction aux ennemis de l'Espagne républicaine. Pour le moment on n'en sait encore rien de précis, mais on laisse entrevoir que cette fois on traitera simultanément la question des volontaires et celle de la belligérance.

Entendez par là que du coup on accordera ce qu'il demande au général Pitimini. On lui imposera la seule condition, acceptée d'avance avec enthousiasme, de renvoyer quelques éclopés « volontaires » fascistes portugais, italiens et allemands. Mais en revanche, on exercera, de Londres, une pression impitoyable sur Valence pour qu'on y congédie sans tarder les 15 à 20 mille véritables volontaires qui se sont engagés en Espagne pour y défendre la cause de la liberté. N'ayez aucune incertitude, le sieur Eden saura parler alors d'une manière assez ferme à Negrin, à Prieto, à Azana.

Si mes craintes sont un peu exagérées, on le verra bien; ce qu'il y a de sûr c'est qu'elles ne l'ont pas été jusqu'ici, et même 'qu'elles sont restées en dessous de la réalité

Aussi ne cesserai-je de dénoncer les criminelles manœuvres de la perfide Albion.

Le grand ennemi de l'Espagne républicaine, ce n'est pas tant Franco. Sans la honteuse faiblesse de la France sous le chantage anglais, le soulèvement des factieux cléricaux et fascistes eût été liquidé en peu de mois.

Ce n'est pas tant non plus l'Italie mussolinienne, l'Allemagne hitlérienne ou le Portugal du jésuite Salazar. Ces brigands ne sont devenus véritablement à craindre que parce que Londres a voulu qu'on les laissât faire la plus ignoble et la plus lâche des guerres... Pour soi-disant sauver la

La grande ennemie de l'Espagne républicaine, il ne faut pas craindre de le crier sur les toits, et il eût fallu le faire il y a déjà au moins onze mois, c'est l'Angleterre, celle des lords, des financiers, des bourgeois, des mômiers anglicans et puritains alliés aux catholiques!

C'est la sape anglaise qui, avec une continuité infernale, a réussi à donner aux fascistes italiens et germains la part prépondérante dans la dévastation des territoires espagnols.

La complaisance anglaise a favorisé, tant qu'elle a pu, les menées criminelles des généraux traîtres, assassins et félons.

C'est la volonté froide et hypocrite du cabinet anglais qui a empêché le gouvernement légitime d'Espagne de se ravitailler en armes. C'est le chantage anglais qui, dans l'occurrence, a entraîné la France dans une attitude fort peu reluisante. Au quai d'Orsay, après le 19 juillet 1936, on eût été enclin à respecter le traité de commerce franco-espagnol. On était disposé, tout au moins, de faire honneur aux engagements commerciaux pris bien avant cette date. Bien avant ce 19 juillet, l'Espagne républicaine avait commandé des avions en France. Marché avait été conclu, et entre gens d'honneur, l'exécution d'un tel contrat est quelque chose de sacré. La France était donc sur le point de satisfaire à l'honneur. Mais le cabinet anglais cria: « Halte! Si vous fournissez à l'Espagne le matériel de guerre qu'elle vous a commandé, nous ferons savoir à l'Allemagne de Hitler et à l'Italie de Mussolini que vous ne pouvez plus compter sur nous! » Alors le pauvre quai d'Orsay, pour ne pas perdre l'appui de l'Angleterre, — car il s'efforce d'y croire, à cet appui — le pauvre quai d'Orsay s'inclina et peu glorieusement, ou plutôt honteusement, refusa de faire honneur à sa si-

Je sais bien que ces choses sont connues et ressassées. Cependant il ne faut pas se lasser de les répéter comme il ne faut jamais se lasser de dénoncer l'infamie.

gnature.

C'est donc cette criminelle politique anglaise qui a privé l'Espagne républicame des moyens de se défendre. C'est elle qui est responsable de la perte de Tolède, de Talaveira, de Siguenza, du siège de Madrid, de la prise de Malaga par les Italiens et de Bilbao par les Allemands.

En donnant la main aux fascistes d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et du Portugal, qu'est-ce que l'Angleterre risque?

Elle ne risque rien. Elle sait qu'après avoir permis aux assassins italiens et allemands de s'emparer d'une grande partie des richesses de la péninsule ibérique, elle pourra s'entendre avec eux pour ses propres exploitations.

Si l'Espagne républicaine succombe, la « démocratique » Albion saura exprimer congrûment sa reconnaissance à « Dieu ». Au cours d'un *Te Deum* à Westminster, les Eden, les Plymouth, les Cranborne, les Chamberlain seront admirables de componction en chantant le *God save the King*.

Malgré toutes ses « habiletés », le sieur Eden a quand même un peu trop montré son jeu dernièrement aux Communes. Pour essayer de justifier la politique d'aide aux fascistes qu'il a pratiquée aux applaudissements de la majorité conservatrice, il a osé dire qu'en ce qui concerne les répercussions de la guerre civile espagnole, la situation internationale est aujourd'hui meilleure qu'il y a un an! Comment qualifier un tel outrage à la vérité? C'est du cynisme!

Oui, certes, pour la perfide Albion, maintenant qu'elle a tout fait pour affaiblir la cause du peuple qui lutte en Espagne pour la liberté, maintenant que grâce à elle ses factieux franquistes ont pur bénéficier du secours formidable que leur ont apporté l'Italie mussolinienne, l'Allemagne hitlérienne et le Portugal salazaréen, la perfide Albion, dis-je, sent ses privilèges moins menacés et sa domination plus assurée à l'intérieur autant que son prestige à l'étranger.

Mais parler comme l'a fait Eden, c'est mentir effrontément. Il n'est pas nécessaire d'attendre le jugement de l'Histoire pour l'affirmer aujourd'hui. La vérité est trop éclatante. L. GABEREL.

Démenti à démentir. C'est celui que l'Agence télégraphique uisse transmet à la presse suisse ainsi:

Berne, 23 juillet. — De source autorisée on déclare inexacte l'information parue dans un journal et selon laquelle le Conseil fédéral aurait effectivement reconnu, depuis quelque temps, la qualité de représentant des insurgés espagnols au délégue du général Franco à Berne.

Ce n'est pas un démenti direct par M. Motta ou le Département politique fédéral. N'avons-nous pas appris que M. Motta a autorisé un représentant de Franco à expédier des télégrammes chiffrés? Et n'a-t-il pas communiqué aussi que les Suisses voulant se rendre en Espagne franquiste auraient de lui toutes facilités?

Nous le savions!

Voici une dépêche combien significative: Londres, 22 juillet. — M. Eden a été amené, aux Communes, à faire la déclaration suivante sur le conflit japonais:

« A moins que la clause prévoyant des consultations, contenue dans l'art. 7 du traité des neuf puissances, soit classée comme un engagement, ni ce traité, ni le pacte Kellogg ne comportent d'engagements pour le gouvernement britannique dans la présente dispute de la Chine septentrionate. Aucun engagement, en vertu du Covenant de la Société des Nations, n'a non plus été soulevé. »

Donc, traité, pacte, covenant égalent zéro. La déclaration est on ne peut plus nette. C'est, d'ailleurs, ce que nous avons toujours répété. GLANES

DE NOTRE PRESSE ESPAGNOLE

Hier c'était « el camarada ». Aujourd'hui, c'est « el senor ».

Mundo Obrero écrit:

" Lorsque le parti communiste lança la consigne " Tout pour la guerre », il avait sous les yeux le fait indiscutable que le peuple espagnol avait déjà fixé les bases d'une vaste et profonde révolution démocratique. Il ne restait qu'à gagner la guerre pour consolider ses conquêtes. »

Naturellement. Quand le parti ex communiste lance une consigne, il y a déjà beaucoup de temps que le peuple la met en pratique. Qu'il faille gagner la guerre, c'est chose tellement connue que Mundo Obrero n'a guère besoin de le rappeler.

Nous lisons dans El Mercantil Valenciano:

« La partie du discours présidentiel dédiée aux problèmes intérieurs contient aussi un lot d'idées généreuses et profondes. »

Reste à savoir si les rédacteurs du Mercantil en assimileront une seule.

De Juventud Libre:

"Une question au grand commissaire de la défense de Madrid: Est-il nécessaire d'appartenir au Parti communiste pour obtenir un sauf-conduit qui permette de circuler dans la zone de l'avant-garde?"

Pas de doute! Ceux de ce parti sont « le grand nombre et les meilleurs ». Et indiscutablement ils sont les maîtres.

El Pueblo écrit:

"Le but de la démocratie n'est pas la tranquillité, mais la liberté et la justice. En prison, on vit tranquille, néanmoins personne n'y est heureux."

Incontestablement.

Adelante nous dit:

« Sans une analyse préalable qui nous fasse connaître le moment que nous vivons, la corrélation des forces en lutte et, surtout, le rôle que jouent les classes sociales dans les événements au devant desquels nous allons, il n'est guère possible d'adopter une position politique juste. »

C'est la bonne méthode démocratique, camarades d'Adelante; mais nos adversaires ne l'entendent pas ainsi. Eux préfèrent le « mandons et ordonnons ».

De Claridad:

« Le signal d'alarme a été donné plusieurs fois. Sans notre union nous serons vaincus. »

C'est clair. L'union fait la force. Toutefois il y a des unions qu'au lieu d'agréger les efforts ne font que les désagréger.

De Fragua social:

« Le Comité national de la C.N.T. fait appel à la conscience du prolétariat mondial. »

Appel stérile. La conscience du prolétariat est endormie depuis longtemps dans presque tous les pays du monde. S'il ne s'agissait dans notre lutte de notre vie et de notre liberté, ce ne serait pas la peine de continuer à faire des sacrifices pour ceux qui y répondent si mal.

Héraldo de Madrid nous dit:

« Il n'y a qu'à réaliser un travail à fond, intense, sans défaillance, afin de mettre à la raison les spéculateurs et obtenir l'approvisionnement normal de Madrid avec la baisse des prix des denrées. »

Rien moins! C'est plus difficile à résoudre que la quadrature du cercle, surtout dans cette Valence où les gens paraissent croire que c'est bien d'être volés par les commerçants. Après avoir lu le plan de Londres:

— Veux-tu parier que le Comité de nonintervention va nous déclarer que les gouvernementaux sont les factieux?

Le journal Adelante formule aujourd'hui une question qui ne nous paraît pas très prudente. C'est la suivante: Pouvons-nous ou ne pouvons-nous pas être russophiles sans être inscrits au parti communiste?

Evidemment, il y a en ce pays la tendance à monopoliser, non seulement la sympathie que quelqu'un peut éprouver pour « le pays où s'édifie le socialisme », mais aussi le droit d'exposer des opinions sur son passé, son présent et son avenir. Il y a un sectarisme brutal et ignorant qui voudratt imposer une pensée à « consignes » sur tout ce qui se rapporte à l'Union soviétique.

De Campo:

« Une morale de guerre? Oui, toutefois comme produit d'une morale révolutionnaire. »

C'est demander beaucoup, camarades! Ne savez-vous pas qu'à l'arrière nous sommes tellement loin d'une telle morale que l'atteindre est œuvre de titans?

-0-

De Mundo Obrero:

« Les infâmes mensonges des fascistes. Les déroutes transformées en victoires. »

-0-

Tel de nos partis en fait autant.

Du Productor Libre:

« Nous ne pouvons nosu convaincre que Nin, Andrade, Gorkin, David sont des traitres, des agents du fascio, des espions, etc. Nous demandons que ce soit prouvé. Mais il ne suffit pas de nous dire que c'est ainsi parce que c'est ainsi. »

Pour le moment il n'en va pas autrement.

Vains rappels.

A l'occasion de la Semaine internationale de propagande pour l'Espagne, le Secrétariat de l'Internationale Ouvrière Socialiste se plaît à rappeler une dizaine de ses déclarations toutes en faveur de la République espagnole. Hélas! elles n'ont été malheureusement suivies d'aucune action conséquente et efficace, alors que le mal n'étant pas encore aggravé, il était plus facile de l'enrayer. A force d'accepter leur mensonge, les menteurs peuvent affirmer qu'eux seuls sont dans le vrai!

Comment espérer qu'il en sera autrement cette fois-ci? L'intérêt pour l'Espagne a plutòt diminué, à force de déceptions répétées. Depuis une année, la masse a été nourrie d'illusions et aujourd'hui encore on cherche à la tromper, à lui laisser croire en ces mêmes pays « démocratiques » qui l'ont sciemment trahie.

Non, regardons la douloureuse réalité en face. Les « démocraties » sont intervenues contre l'Espagne républicaine, mais s'en tiennent au nom de la paix, à la non-intervention contre l'agression italo-allemande, qu'ils feignent d'ignorer et de considérer comme étant « chose privée »et non d'Etats. Italie et Allemagne ont été toujours absolument libres d'envoyer autant de soldats et d'armements qu'elles ont voulu. Jamais il ne leur a été signifié catégoriquement de ne pas le faire.

L'Angleterre ne vise par ses fameuses propositions qu'à prolonger l'équivoque, à laisser ainsi le temps aux Etats fascistes de faire la conquête de l'Espagne, en y expédiant tous les hommes et matériel nécessaires. Le gouvernement français, lui, se berce peut-être de l'illusion que les gouvernementaux pourront tout de même opposer une résistance assez longue pour qu'une médiation puisse jouer. Faux calcul, Mussolini et Hitler ne peuvent pas ne pas aller à fond. La guerre civile eût été indubitablement gagnée par la République espagnole, la guerre hispano-italo-allemande le sera presque sûrement par les Etats fascistes. En attendant, M. Blum en a revendiqué la responsabilité et le Congrès de Marseille lui a fait des ovations répétées.

Cahier d'un milicien dans les rangs de la C.N.T.-F.A.l.

(Suite.)

Cette précaution prise, ils pénètrent dans les dortoirs où les officiers, environ deux mille, reposaient confiants en la garde. Froidement, les libérateurs du peuple esclave se mirent à la besogne et tous ces exploiteurs à la solde du fascisme payèrent de leur sang les vies des camarades tombés par centaines la journée précédente, devant les canons et les mitrailleuses dans les rues de la ville. Ce récit nous glace d'abord, mais comment ne pas admirer autant de courage et de sang-froid?

Comme l'instruction se fait le matin et ne dure qu'une heure par jour, nous profitons pour nous enfuir en ville, car nous entendons des choses qui nous laissent assez sceptiques et nous tenons à avoir des preuves. Nous arrivons place de Catalogne et regardons avec plus de soin que précédemment. Nous voyons les facades entièrement criblées de balles. Beaucoup de vitres ont été brisées ou percées et l'on comprend facilement quelle ardeur devait avoir la lutte. Nous descendons les Ramblas. A droite, c'est une grande église qui dresse ses murs noircis par l'incendie. Des ouvriers travaillent à boucher l'entrée en y faisant un mur. Plus bas à gauche, un local syndicaliste où il y eut une violente rencontre avec les fascistes. Le balcon est protégé d'un blindage d'acier et de petites meurtrières y ont été percées. A la place Colomb, c'est autre chose. Il y a des barricades derrière lesquelles s'étaient retranchés les camarades. Le grand bâtiment du consulat d'Italie est éventré par les coups de canons et la mitraille, car c'est depuis là que sont partis les premiers coups de feu. Une autre église est aussi à moitié démolie, car les curés tirèrent sur la foule avec des mitrailleuses. On nous explique les diverses positions qu'occupaient les rebel-Ies, en particulier sur la colonne Colomb, qui domine tout ce grand quartier. Plusieurs centaines de personnes sont tombées et c'est grâce à l'audace des hommes et des femmes que ces positions ont été prises. Plus loin, sur un trottoir, un amas de couronnes, fleurs et écrits, marque la place où est tombé l'indomptable Francisco Ascaso, qui, à la tête d'une poignée d'hommes, était parti à l'attaque et fut broyé par le feu des mitrailleuses. Nous écoutons avec tristesse les renseignements sur la vie de ce camarade, qui avait déjà tant souffer: pour la cause de la liberté. Il est mort, nous dit le camarade espagnol qui nous accompagne, mais son souvenir reste profondément enraciné au fond du cœur des Catalans, qui lui ont fait la promesse de le

Nous passons au port, où la lutte dut être âpre, car façades enfoncées, barricades de pavés, ballots de papier et taches de sang témoignent des événements passés. Toutes les rues où nous passerons ensuite portent les traces de combats sanglants et des monceaux de fleurs marquent les emplacements où sont tombés des héros.

Tout à coup, un camion chargé de miliciens armés passe à toute vitesse, cornant longuement. C'est, nous dit le camarade, une équipe de secours qui porte main forte au comité d'investigation à la suite de la découverte d'un nid de fascistes. Des coups secs résonnent, mais cinq minutes après le calme revient, le danger étant conjuré.

Notre petite enquête continue et nous arrivons devant un bâtiment qui ressemble à un pénitencier. C'est un séminaire et c'est à l'intérieur que s'éteindront mes derniers scrupules sur la religion. Les dalles ont été soulevées et des travaux de terrassement découvrent les preuves des crimes des curés. Des squelettes de grandes personnes et d'enfants, dont quelques-uns sont en pleine putréfaction, me glacent d'horreur et, avec indignation, je demande le motif de cette profanation. Mon camarade m'explique: une vive résistance nous était opposée de l'intérieur de cet immeuble, mais après un bon assaut on réussit à enfoncer les portes et saisir plusieurs mitrailleuses, une considérable provision de munitions, une vingtaine de curés et plusieurs nonnes (120 environ). Beaucoup de ces religieuses, en nous voyant pénétrer, levèrent le poing fermé en criant: « Vive la F.A.I.! » et accusèrent les directrices et les « Pères » de les avoir violées et fait subir des avortements. Les plus rebelles parmi elles avaient été assassinées et leurs cadavres cachés sous les dalles. Dans une petite pièce, nous voyons comment les supplices s'effectuaient. Le mur fait une saillie d'environ 80 cm. à 1 m. 70 de hauteur. Deux bracelets de fer qui maintenaient les bras levés sont encore fixés. Les pieds étaient attachés de la même façon, ce qui leur permettait de mener à bonne fin et sans effort leur œuvre sadique et cruelle. Pour terminer, des fac-similés de plusieurs documents nous sont montrés et traduits. Il y a des remerciements signés du pape et de Mussolini pour des envois d'argent faits pour la guerre d'Ethiopie. Plusieurs millions d'or et des titres de tous

genres ont été trouvés dans les coffres, cependant que des centaines d'invalides et de mutilés tendaient la main pour du pain.

Après le repas, nous allons à un comité pour savoir si l'on peut coucher en ville. On nous indique un hôtel spécialement aménagé pour les miliciens qui veulent coucher en ville, car il ne faut pas monter à la caserne de nuit. Il y a trop de danger aux abords et souvent des miliciens sont tombés sous les coups de fusil des fascistes qui se cachent dans les bosquets environnants. On nous recommande aussi de ne pas fréquenter les mauvais quartiers, car beaucoup de miliciens ont trouvé la mort dans les bras d'une belle. Ceci a le don d'éveiller notre curiosité et chacun achète un bon poignard et nous voilà partis dans ces ruelles sombres et étroites, véritables coupe-gorges. Nous les traversons écœurés et nullement séduits par les malheureuses prostituées. Les mauvaises mœurs sont les résultats du régime capitaliste et par la suite cela disparaîtra presque complètement. Rentrés à l'hôtel, qui est gardé par un peloton de miliciens, comme il fait très chaud, nous tirons les lits sur la terrasse, où l'on passera une très bonne nuit.

Au matin, retour à la caserne pour l'instruction et l'organisation du départ. Une colonne doit partir pour Majorque, mais comme il ne reste pas de fusils, il nous faut attendre qu'il en arrive d'autres. En attendant, on organise un groupe de mitraillerus. Le lendemain, deux petits Marseillais curieux viennent nous avertir qu'ils ont vu décharger un camion de fusils. Immédiatement, nous partons à leur suite, et ils nous conduisent vers les cachots. Entre les barreaux, nous apercevons des files d'armes. Vite au comité, qui nous fait un bon pour tout le groupe et nous voilà devant le magasinier qui nous remet les armes aussitôt. En même temps, nous regardons les cellules des condamnés à mort qui seront exécutés le lendemain à l'aube. Le gardien nous explique: Celui qui a la tonsure est un curé que l'on a pris hier caché dans un placard, dissimulé derrière un grand tableau dans une église, et qui a tiré avec une mitraillette sur ceux qui l'avaient découvert. Un autre est un espion, Français d'origine, qui s'était glissé, à l'aide de faux papiers, dans les rangs des milices et qui s'est fait prendre bêtement volant un rasoir dans la valise d'un camarade. Après une fouille en règle, le comité a trouyé sur lui des papiers compromettants et le lendemain il sera exécuté, au milieu de la caserne, afin qu'il serve d'exemple pour ceux qui seraient venus avec les mêmes intentions. Plusieurs autres fascistes occupent les autres celllues, car ils ont participé à divers soulèvements.

Ces traîtres ne nous intéressent pas. Nous chargeons les fusils sur les épaules et allons les distribuer à nos camarades. Chacun s'exerce avec des munitions au maniement du fusil qui lui sauvera souvent la vie. Quelques heures d'entraînement, les connaisseurs donnant des conseils à ceux qui n'ont jamais manié d'armes, et tout le groupe est prêt à partir. Chacun s'est acheté un bonnet de la C.N.T.-F.A.I. et nous recevons tous espadrilles, tutas et cartouchières.

Une colonne part le lendemain pour le front d'Aragon et nous sommes inscrits pour partir avec elle. Nous consacrons les derniers instants à quelques plaisirs, qui pour beaucoup seront les derniers. La nuit nous semble longue, car nous ne dormons pas en songeant à ce qui nous attend. Le 6 septembre, jour tant attendu, est enfin arrivé, et à 7 heures du soir tout le monde est groupé dans la cour. La colonne s'ébranle lentement et défile dans les rues qui sont pleines de monde qui nous fait une ovation formidable. Des dizaines de mille personnes nous acclament frénétiquement à travers Barcelone. La cadence de notre marche est rythmée par C.N.T-F.A.I. - C.N.T.-F.A.I. — C.N.T.-F.A.I.

(A suivre.)

A. MINNIG.

Le chantage permanent.

Nous détachons d'un article de Paul Golay cet alinéa:

Et cette affaire d'Espagne? Là aussi, là surtout, les critiques partent de la conscience même des masses. La non-intervention fut et demeure une iniquité atroce. Mais l'intervention était peut-être le signal de la guerre européenne. Peut-être. Peut-être aussi une attitude énergique aurait-elle fait reculer les puissances de proie? Et si tel eût été le cas? Quelle victoire alors! Débarassés de cette angoisse due au chantage permanent, les Etats démocratiques. d'un bond, devenaient les maîtres et, désormais, la paix se consolidait.

Tout chantage, s'il réussit une première fois, devient permanent et ne peut qu'aller en s'aggravant. C'est pourquoi, il ne reste qu'à le braver sans hésitation aucune.

Abonnez-vous au "Réveil anarchiste"

FAUSSETÉS

M. Pertinax, l'un des grands augures de la politique française, a résumé ainsi la situation internationale actuelle:

Les choses en sont là. En somme, Londres n'est pas plus optimiste que Paris et prévoit la fin du système de non-intervention. Mais Londres préférerait reculer l'échéance de quelques jours tandis que Paris redoute qu'un tel atermoiement n'affaiblisse la cause franco-britannique... Nous n'avons pas à nous prononcer contre le général Franco. C'est contre l'intrusion des Allemands et des Italiens dans la péninsule, contraire à notre intérêt majeur, que nous devons nous ranger. Notre but ne doit pas être de servir Valence contre Salamanque, mais de libérer nos communications méditerranéennes et de faire respecter les traités internationaux qui furent violés, dans la zone marocaine de l'Espagne, dès que des soldats étrangers y furent appelés à la rescousse. Telle est la thèse que nous avons toujours défendue, dans ce journal, depuis la fin de juillet 1936. Dans toute son ampleur, la question de l'ordre méditerranéen territorial et politique, sera posée avant longtemps et le Maroc espagnol ne sera vraisemblablement pas seul en cause, car, de la Tunisie à l'Abyssinie, l'offensive se poursuit contre les intérêts français.

Notre monsieur glisse comme chat sur braise sur les engagements de la France en tant que membre de la S. d. N., sur les conventions particulières franco-espagnoles et sur les prescriptions du droit international. Vis-à-vis d'un gouvernement de Front populaire et d'un Etat faible, il n'y a pas à se gèner. Il proclame même nettement qu'il ne faut pas servir Valence contre Salamanque et c'est, en effet, le contraire qui a eu lieu.

Toutefois cela ne va pas sans inconvénient, car M. Pertinax a beau dire qu'il n'a pas a se prononcer contre le général Franco. C'est bien ce cher général qui a appelé Italiens et Allemands, qui leur a livre «e qu'il n'aurait pas dû livrer, aboutissant ainsi à ce que la question méditerranéenne soit posée dans toute son ampleur. D'autre part, France et Angleterre non seulement n'ont pas voulu « faire respecter les traités internationaux qui furent violés », mais lorsque les violations furent dénoncées les déclarèrent inexistantes.

La tactique a été: favoriser le fascisme d'abord, pour le reste on verrait à s'entendre. Si, depuis fin juillet 1936, ces messieurs de l'Echo de Paris, qui est le porte-voix de l'Etat-Major, avaient réellement protesté dès qu'en Espagne « des soldats étrangers y furent appelés à la rescousse », ils auralent sans doute été écoutés et servis. Que diable! eux n'appartiennent pas au Frente crapular! C'est donc que les violations des traités internationaux étaient les bienvenues, puisqu'elles favorisaient Franco et étaient dirigées contre la République espagnole. Maintenant le rêve de Pertinax et consorts serait de s'entendre avec Franso jà la place de Hitler et Mussolini, mais ces derniers se sont bien installés et ne se laisseront guère déloger.

Ainsi, il est prouvé une fois de plus que la passion fasciste passe avant la passion Impérialiste. Aujourd'hui, comme hier, ceux qui pensent que l'impérialisme va changer l'attitude d'Eden et Delbos se trompent. Le suprême intérêt visé est toujours l'écrasement de la révolution espagnole avec le prétexte de sauvegarder la paix. Et lorsque M. Blum vient prétexter trois fois de sa sincérité, dans une non-intervention qu'il était bien décidé à laisser violer, on ne peut ne pas éprouver un véritable écœurement. Pertinax et l'Etat-Major sont en somme moins faux que lui.

Amhassadeurs fascistes.

De Saint-Jean-de-Lutz, le correspondant du New York Post, Jay Allen, a écrit (Nº du 14-IV-37):

Mais ici, dans leur tea party, les ambassadeurs de France et d'Angleterre auprès de la République espagnole, s'entendent a merveille. Ni M. Herbette, ambassadeur du gouvernement de Front populaire, ni Sir Herry Chilton, ambassadeur de S. M. britannique, ne cachent leur enthousiasme pour le général Franco. Ils traitent nettement avec le « gouvernement » rebelle de Burgos et Salamanque, qui n'a pas été officielement reconnu par Paris ni par Londres

M. Herbette a acheté une villa à Fuentarabia, qui aujourd'hui appartient à l'Espagne factieuse. Un secrétaire au monocle de l'Ambassade anglaise suit les opérations des Brigades internationales avec un extrême intérêt. Le jour où le poète anglais Rodolph Fox fut tué en combattant pour les loyalistes, ce secrétaire s'écria joyeusement: « Benissimo! De cette façon, nous tous, Français, Anglais et Américains serons délivrés de nos indésirables. »

Socialisation,

Socialistes, communistes et républicains sont d'accord pour combattre et miner la socialisation réalisée par les anarcho-syndicalistes en Espagne. Il faut revenir à la république démocratico-bourgeoise d'avant 19 juillet 1936, tel est leur mot d'ordre. Et ils n'ont pas hésité à entreprendre une lutte parfois sanglante contre les industries socialisées et les collectivités paysannes. L'aide escomptée avec cela de France et d'Angleterre ne s'est traduite jusqu'à présent que par des mesures prises sur l'injonction des Etats fascistes qui font la guerre à l'Espagne.

C'est pourquoi nous réimprimons une fois de plus la résolution sur la socialisation, votée par l'Internationale syndicale réformiste d'Amsterdam dans son premier Congrès après la fin de la guerre mondiale :

Le congrès exprime l'opinion que de la situation économique créée par la guerre découle l'impuissance du capitalisme à réorganiser la production de façon à assurer le bien-être des masses populaires.

Reconnaissant le grand travail accompli pour tous les travailleurs en général et pour les syndiqués en particulier, par l'action syndicale, le congrès déclare :

Qu'il est indispensable que les efforts et l'action du prolétariat de tous les pays soient dirigés vers la socialisation des moyens de production, socialisation dont les syndicats sont la condition préalable et la base de réalisation.

Dans ce but, le congrès chargera le Bureau syndical international de recueillir, et de tenir constamment à jour tous les documents de nature à faire connaître les résultats obtenus par la socialisation des moyens de production de telles ou telles industries dans les pays où cette expérience a été réalisée, afin de les communiquer aux centrales nationales adhérentes.

Le congrès rappelle à tous que même les moyens de production socialisés, c'est surtout par une production normale, scientifiquement et progressivement développée que le bien-être général et individuel peut s'obtenir et être garanti à tous et partout. Il considère que cette garantie permettra seule de rendre possible et efficace la socialisation.

Du travail décidé, le Bureau syndical international n'en a probablement rien fait, bien que depuis une année à elle seule l'Espagne a fourni une très ample documentation avec de nombreuses expériences sur la socialisation. Les adhérents à Amsterdam et Moscou se sont par contre ligués pour décrier la socialisation. Ce sont des faits irréfutables et qui suffisent à expliquer pourquoi la classe ouvrière depuis la fin de la guerre n'a connu que des défaites.

Un monsieur nrétentieux,

C'est M. Azana, qui dans un très long discours, où il dénonce vainement toutes les trahisons dont l'Espagne a été victime — oubliant modestement celles dont lui-même s'est rendu coupable vis-à-vis du prolétariat espagnol — en arrive à attaquer lâchement nos camarades, sans lesquels aujourd'hui il ne serait rien, en admettant même qu'il eût la vie sauve.

Ce monsieur qui n'a su rien prévoir, qui a favorisé la tentative fasciste par sa tolérance allant jusqu'à la complicité, par son incapacité, et encore plus par sa haine des revendications du monde du travail, ce monsieur, disons-nous, ose s'exprimer ainsi sur les héroïques vainqueurs du 19 juillet 1936.

L'unité morale de l'armée qui combat pour la République, doit s'imposer aussi à l'arrière, où beaucoup de monde travaille et donne son effort pour la République. Je n'exagérerais cependant rien en disant qu'il reste encore trop de grenouilles bavardes dans les mares de l'arrière. Il est préférable, et plus utile de supprimer les mares plutôt que de supprimer les grenouilles, lesquelles ne sauraient vivre sans leurs mares. Mais cela, c'est la tâche des gouvernements.

En fait de grenouilles bavardes, M. Azana en est le plus bel échantillon. Par supprimer les mares ,il entend surtout supprimer les organisations qui ont le plus donné à la révolution et à la guerre. Jeu dangereux qui, sans lui valoir nullement les appuis « démocratiques » espérés, gagnés « bien gagnés à Franco jusqu'ici, affaiblit les forces sans lesquelles il ne peut guère se sauver; mais peut-être que pour lui personnellement les garanties anglo-françaises seront valables.

C'est en vain que M. Azana cherche d'ailleurs, à faire mentir l'histoire. Celle-c'a appelé précisément marais le parti des contre-révolutionnaires déguisés siègeant à la Convention. Le président de la République espagnole leur ressemble étonnamment et son langage insolent ne lui vient que de l'appui le plus instable, celui des staliniens. Il s'acharne à perdre et à insulter ceux qui l'ont sauvé, en abusant de la situation particulièrement tragique de l'Espagne. M. Azana est bien bourgeois selon la définition de Flaubert, c'est l'homme qui pense bassement.

JOURNAL D'ESPAGNE

Depuis son retour d'Espagne, Carlo Rosselli avait souvent exprimé le désir d'écrire un Journal d'Espagne, le Journal d'un milicien, et encore quelques jours avant de partir pour Bagnoles, où le poignard fasciste devait l'atteindre, il avait dit vouloir utiliser ce repos forcé pour évoquer te temps vécu quelques mois plus tôt en Aragon. Parmi ses papiers, nous avons en effet trouvé le commencement de ce Journal, et des notes qui devaient lui servir à écrire la suite. Nous publions ci-dessous les premières pages du Journal que nous ferons suivre des notes et des lettres qui pourront compléter le premier fragment interrompu par le crime fasciste.

PEDRALBES

12 août. — A l'extrémité d'une immense allée, luxueuse et déserte, adossée aux collines qui couronnent le Tibidabo, voilà Pedralbes, la grande caserne d'infanterie de Barcelone. C'est de Pedralbes que partit, le 19 juillet, la révolte. Mais les soldats n'obéirent pas et les officiers survivants furent transportés sur l'Uruguay, prison flottante.

Aujourd'hui, Pedralbes est le centre de formation des milices populaires, des colonnes anarchistes Ascaso, Aguiluchos, Royo y Negro. La colonne Durruti est déjà partie, espérant entrer à Sarragosse avant que la résistance s'organisât. Au lieu de cela, les premiers contingents attaqués su: la route par l'aviation durent s'arrêter.

Pedralbes n'a rien d'une caserne, quoique caserne modèle. C'est un immense château rococo, comprenant plusieurs édifices et larges tours, qui fait penser à un décor de théâtre en stuc et carton. Il serait horrible, s'il n'était posé sur ces collines, inondé de soleil aveuglant et d'azur méditerranéen.

La terrasse et le portail d'entrée fourmillent de jeunesse. Pour qui monte à Pedralbes avec le souvenir d'une grise caserne piémontaise, c'est le vertige, une impression de carnaval, tant est grand le tumulte de gens allant et venant sans but apparent. Il y a là communion non seulement morale, mais physique. On vit, on se touche, on se heurte, on se déplace en groupe. La vie de l'individu est absorbée par la multitude. Mais quelle vie!

Même le grand escalier de droite qui conduit aux bureaux du commandement regorge de monde. Habits civils, « tute » marrons, grises, bleues; combattants avec ie fusil, le pistolet, le poignard; hommes faits, jeunes gens, miliciennes, le mouchoir rouge et noir au cou et puis bannières de la FA.I. et C.N.T.

De temps à autre, une grosse auto arrive ronflant et courant pour s'incorporer dans la foule. Voici Santillan, le chef improvisé des milices. Il n'a rien de militaire en dépit de la sévérité du visage allongé et des ceinturons qui dessinent sur sa chemise blanche des figures géométriques. En effet, Santillan est un intellectuel, un des rares intellectuels syndicalistes-anarchistes. Il a peine à monter l'escalier, entouré de cent « companeros ».

Escucha, Santillan... Cuando se sale?...

Santillan, Santillan...

Plus qu'à une caserne, Pedralbes ressemble à un collège à l'heure de la récréation. Des milliers de volontaires vivent, man-

gent, dorment, reçoivent ici une instruction des plus sommaires. Le claquement des Mauser servant aux exercices de tir à la cible dans la cour voisine traverse souvent le bacchanal. Mais il est rare que le milicien, c'est-à-dire l'ouvrier transformé en soldat, arrive à tirer quelques salves de coups de fusil avant de partir au front

- Vous tirerez là-haut, là-haut on vous donnera de tout: cartouches, cartouchières, casques, bas, souliers, bombes, plats et cuillères.

Cependant « là haut » il n'y a rien ou peu. A peine un camion de fusils arrive-t-il, qu'une colonne part.

Une prolongation de l'instruction serait impossible, tant est grande l'impatience et la presse des colonnes.

Il semble que la guerre nous échappe, la guerre que les yeux citadins imaginent comme une insurrection avec ses barrica-

- Quand, mais quand done part-on? Demain (manana).

Manana, la parole fatidique, la formuleclef de la psychologie et de la technique de ce peuple adorable, mais lent et désorganisé. Avec l'ample musique de ses trois a, manana semble ouvrir tout l'avenir.

De la cour arrive un tumulte humain. Cris, applaudissements, hymnes. Puis dans un subit silence un discours impétueux. C'est un meeting dans l'immense cour et le salut à la colonne Ascaso qui part.

Elle part sur trois files. Les companeros s'efforcent de ne pas marcher au pas. Ils ne veulent pas être pris pour des militaires, eux. On chante, des poings se dressent. La joie de ceux qui partent est aussi visible que le mécontentement de ceux qui restent

Evidemment ce n'est pas là une armée, ce n'est pas encore une armée. C'est un peuple qui part pour une démonstration en armes, pour porter la révolution à Sarragosse, sans expérience, sans techniciens, sans artillerie, sans munitions. Une, deux, trois, dix, vingt colonnes. Si la France officielle ne s'était pas liée par la déclaration de non-intervention et l'interdiction d'exporter des armes, Franco serait déjà liquidé. Tandis que l'affaire sera longue. Un mois, pensent mes compagnons optimistes.

Miracle de Pedralbes, sous le chaos commence à poindre un ordre nouveau. Les services de la caserne fonctionnent. Les cuisines fonctionnent. Il n'y a ni contestations, ni incidents, la routine s'établit, sans sonneries et sans officiers de semaine.

Des fenêtres on embrasse la métropole, le cercle des collines, les arbres et les fleurs précieuses du parc royal, la mer dominée par Montjuich qui n'est sombre que par association d'idées.

Pedralbes, nom étrange et doux pour une caserne. Ici la révolution est plus sensible qu'à Barcelone, où le vieux monde coexiste avec le nouveau. La ville est comme en suspension entre deux époques. Quoique les dames ne portent plus de chapeaux et que les bourgeois aient supprimé cols et cravates, ils se reconnaissent pourtant. Les draps blancs suspendus aux fenêtres des appartements de luxe de l'avenue qui conduit à Pedralbes sont révélateurs. Bucno revolucionario. Dans les quartiers populaires, il y a peu de draps blancs.

Ici au contraire règne une seule époque, un seul cœur et surtout un seul désir.

C'est la jeunesse de la révolution avec tout son idéalisme et toute son innocence. Le peuple joue à la guerre comme un enfant.

– Companeros, onde stan los italianos? Le companero sourit, répond énergiquement à la poignée de mains et fait un geste. Il n'est pas sûr, mais il croit qu'ils sont là-bas, au fond de la cour, à gauche, dans les bâtiments los italianos émigrés accourus de France, de Belgique, de Suisse, d'Algé-

Salut, camarades.

Ils s'irritent, eux aussi, du départ qui ne vient pas, mais ils accueillent joyeusement le nouvel arrivant.

— Toi aussi?

- Oui, moi aussi.

Par bonheur, il y a Angeloni qui nous

19 AOUT: J'ENDOSSE LA TUTA

Seul le génie de la révolution pouvait inventer cet uniforme extraordinaire mais

La guerre des travailleurs se fera sous l'uniforme du travail. Le 19 juillet, les ouvriers sortirent des fabriques en tuta pour s'élancer contre les colonnes militaires. Cinq cents sont morts. Mais la révolution a vaincu dans la ville et maintenant l'atelier étend sa souveraineté sur la caserne.

L'ouvrier anarchiste aurait refusé l'uniforme, il revêt sans effort la tuta, son vêtement de tous les jours.

Fascistes qui étudiez minutieusement la coupe et la couleur de l'uniforme, Hitler qui racontez dans Mein Kampf que vous les avez étudiées des journées entières avec le tailleur, et vous, révolutionnaires trop à programme, voilà comment fut créé le nouvel uniforme. Carlyle pourrait ajouter une note à son Sartor Resartuo. Si l'habit fait la révolution.

L'intellectuel qui enfile pour la première fois la tuta, éprouve un ineffable sentiment

- Voici que je me dépouille de mon passé, de mes habitudes et de mes besoins bourgeois pour me consacrer à la cause des tràailleurs. J'entre corps et âme dans la volution. Nous serons frères, compagnons en tuta. Toute distinction a disparu, comme tout grade.

19 AU SOIR

Nous partons après l'épuisante attente. On nous a donné non seulement des fusils, mais quatre mitrailleuses qu'il nous faut garder à vue. La section italienne part la première avec 18 mulets et une cuisine de campagne. Nous sommes de tous les partis: anarchistes, giellisti, communistes. Nous sommes salués le long du parcours jusqu'à la gare par une haie de peuple, nous vieux soldats qui marchons au pas et chantons.

Le train de transport a peine à partir. Adieu Barcelone, adieu Europe civilisée, vieille politique et jeune petite famille. Nous allons vers l'Aragon de pierres et de feu. Récits d'enfance et souvenirs d'un voyage de Barcelone à Madrid s'entremêlent confusément. Maintenant les chants du départ se sont apaisés. Les dernières lumières de la ville disparaissent, la nuit méridionale nous enveloppe pendant que le train monte lent et essoufflé. Les corps se détendent, les têtes s'inclinent et le sommeil unit en des poses étranges et dans une respiration lourde les dix compagnons du compartiment. Magrini, aux cuisses larges et au visage bien rempli de professeur, dort sur le petit Tulli, tassé dans un coin. Il y a peu de jours que Magrini cultivait encore amoureusement Cézanne parmi les reproductions et les livres. Il est godiche dans sa tuta gris poussière. Mais elle est belle,

sa décision de partir, myope et empêtré comme il est. Il échappera ainsi à la destinée de philistin qui semblait l'avoir désigné pour être professeur. Même Ernest, communiste de Livourne émigré à Marseille, intarissable causeur, prompt à la plaisanterie et à la riposte, s'est assoupi faute de victimes.

Oui sait si Calosso dort? Il a voulu voyager dans la Ford que nous avons chargée ensemble sur un wagon de marchandises attelé au train. Calosso est notre grand lettré paradoxal et scintillant par la culture, le style et la pénétration. A vingt ans, il fit imprimer sur l'anarchisme d'Alfieri un livre qui le révéla subtil critique. Maintenant nous en sommes à l'anarchisme de Calosso qui bien plus patiemment qu'Alfieri supporte les incongruités d'une révolution. Une grosse tête ébouriffée, un front très bas d'où se détache un gros nez doublé par l'éternelle pipe, et derrière les lunettes une paire de petits yeux très vifs qu'i contrastent avec la rotondité du ventre que nous révèle la tuta. Avec le casque en tête, Calosso oscille entre Sancho Pança et le vieux fantassin. C'est au contraire un don Quichotte héroïque qui sait rire de notre

Ma pensée revient s'orienter sur son centre inévitable: moi. Bilan de dix années partagées entre prison, déportation, évasion, exil et luttes clandestines. Mais c'est naturel, c'est juste et c'est nécessaire. Après avoir prêché la nécessité de l'intervention, il faut participer en personne, nous d'abord les intellectuels, sans nous demander si notre activité aurait donné davantage ailleurs. Du reste, cette expérience humaine et cet effort de cohérence ont plus de valeur que la plus haute mission politique. Ma tête aussi s'incline sur le compagnon de droite. Poursuis ta route, train. Expérience, poursuit.

La nuit m'absorbe, moi aussi.

TARRASA

Il est une heure. Nous sommes arrêtés à une station. Une foule énorme, compacte (des milliers et des milliers) a envahi le quai, les voies. Cris, applaudissements, on grimpe sur les wagons. Vite, attrape, Par la portière où se tiennent déjà des compagnons en groupe pénètrent tous biens de la terre: melons, pastèques, pain, jambon, salami, vin, fromage.

- Vive la révolution!

- Vive l'Espagne! Vive l'Italie!

C'est l'offrande de Tarrasa à ceux qui partent. Les femmes sont les plus enthou-

siastes. Pendant dix minutes, c'est un colloque frénétique entre le train et la station, entre les volontaires et le peuple. La cité de Tarrasa tout entière est à la gare pour saluer les volontaires italiens. Tout entière. Le gros bourg industriel ne dort plus depuis quinze nuits. Il va chaque nuit saluer les trains, fêter les volontaires.

Tarrasa, Tarrasa! Le chœur s'apaise, les conversations se font particulières. Le compagnon a trouvé une compagne.

Le train va partir.

Un orateur du comité nous exprime le salut de tous. Réponds! me crient les camarades. Je crie notre remerciement et notre espoir dans un italien espagnolisé.

Le train part, la foule est prise d'un frémissement, mes compagnons chantent à pleine voix pour couvrir l'émotion, moi aussi j'ai des larmes, la voilà donc, la révolution, dans un de ses moments d'immense fraternité. Oh! Espagne, comme cela vaut la peine de se battre pour toi, comme anrès Tarrasa on neut être disposé à donner sa vie pour toutes les innombrables grises, monotones, salariées, opprimées Tarrasa d'Europe.

La secrète angoisse du départ a disparu de tous les visages. Dans la nuit, le train porte une explosion de vie. Nous nous frappons sur l'épaule, nous crions et les yeux dans les yeux humides, nous nous regardons jusqu'au fond de l'âme et entre une tranche de pastèque et un petit pain fourré, nous confessons sans retenue notre foi.

Oui, cela vaut la peine. Notre Dulcinée s'appellera désormais Tarrasa.

CHALEUR D'ARAGON

Après Lérida, dernier chef-lieu catalan, la plaine s'élargit et l'Aragon commence. Disparition de la vigne, des oliviers, des vergers; les arbres s'espacent, la verdure se raréfie, le soleil brûle. La terre, comme le visage et les maisons des paysans, est desséchée, grise, tourmentée de rides et de bosses étranges. La fumée du train reste suspendue dans la brume. Le soleil est comme enveloppé d'un voile. La chaleur qui pèse sur la nature immobile est une chaleur compacte, visible autant que sensible. La seule chose vivante dans le désert pierreux, c'est nous, c'est ce train qui de temps à autre pousse un inutile gémissement. Mélancolie des petits arbustes des gares, sourires suants et saluts des employés

Ici, on comprend le « manana ». Tout remettre au lendemain!

Le train, en s'approchant du but, pénètre dans un terrain plus accidenté entre des parois de tuf rouge et des monts brun sombre, aux formes étranges, fendillés et tailladés sur lesquels sont encastrés de très vieux villages désolés. Au loin, la Sierra Guara.

Désespérance de cet horizon écrasé de lumière, inutilité de cette terre. Pourquoi se la disputer? Nous croisons un train-hôpital. A Monzon, quelques chariots chargés de céréales. C'est là toute la guerre que nous avons vue jusqu'ici.

A Granen, nous descendons.

Dans l'attente des camions, nous nous laissons tomber, sales et ruisselants, sur le pavé de la gare. Il est deux heures; cinquante-cinq degrés à l'ombre; pas d'eau, mais en compensation beaucoup de poussière suspendue dans l'air, à travers le haut plateau.

Il y a peu de jours, à Paris, il pleuvait et le thermomètre marquait quinze degrés maxima. Un beau saut. Plus d'un compagnon souffre, moi-même je ne suis pas ä la noce. J'ai toujours détesté la chaleur et me voici volontairement enrôlé en Aragon. Fascistes et révolutionnaires sont logés à la même enseigne, à eux l'Abyssinie, à nous

Je pars dans un camion bourré, enveloppé d'un nuage de poussière. Deux des trois camions se détériorient à peine en marche; la moitié des camarades devront continuer à pied pendant dix-huit kilomètres. Nous marcherons le soir dans une direction va-

Attention à la bifurcation: Huesca à droite, Vicien à gauche. A Huesca sont les fas-

Nous avançons lentement, à tâtons, dans un profond silence. Où est l'ennemi et où sont les amis, nous n'en savons rien. Nous avons chargé nos fusils. Un nuage dense s'avance, lourd de puanteur: un troupeau. De temps à autre, nous pataugeons dans l'eau d'un ruisseau qui traverse la route.

20 AOUT

MANANA... SE PARTE EN BATALLA

Finalement, au bout de deux heures, nous arrivons au quartier général: Vicien. Quelques groupes de pauvres maisons entrevus avec peine dans l'obscurité complète. Une petite place encombrée de camions, de chariots, de bêtes et d'hommes. Je demande le poste de commandement, on me conduit au comité qui siège dans un antre fumeux. La lumière d'une bougie profile contre le mur sale quelques miliciens en train de manger. Il est tard. Nous n'avons rien pris depuis le matin. La soif est horrible. Mais avant de manger, il faut s'informer d'Ascaso, un des commandants de la colonne à laquelle ncus sommes incorporés, le frère du fameux expropriateur mort en héros le 19 juillet.

Nous errons d'une maison à l'autre. Finalement je le trouve, assis au fond d'une cheminée, entouré de quelques fidèles. Je crois me trouver, pourquoi le cacher, devant un chef de brigands. Ascaso est petit, mais robuste; un gros pistolet pend à sa ceinture; il me fait bon accueil. Il connaît le français, ayant vécu plusieurs années émigré en France, et il parle suffisamment l'italien. Pour manger, il m'indique l'antre. Et pour dormir? Il lève les épaules.

— Une maison?

- Pour ce soir, impossible. Jetez-vous sur les meules de paille, il y en a hors du vil-

En nous séparant, il me frappe fraternellement sur l'épaule et me crie:

— Manana se parte en batalla.

- Mais nous sommes fatigués à mort Beaucoup de camarades sont arrivés hier et n'ont pas encore tenu un fusil. Donneznous deux ou trois jours si possible pour nous organiser.

Un sourire.

- Non, non. Manana se parte en batalta... (Plus tard j'obtiendrai les trois jours indispensables. J'avais oublié la signification de « demain »).

Inoubliable nuit de Vicien, à la recherche de la couche au grand air, où l'on n'étouffera au moins pas comme d'ans l'antre où l'on nous a donné un morceau de pain et une soupe. Avec Calosso je réussis finalement à m'installer sur les banquettes de la Ford encore sur la place. Le tableau de ce campement de brigands à la Schiller, qu' peut-être aurait déprimé beaucoup d'autres, me donne le fou-rire, le rire de l'aventure, le rire qui m'a toujours soutenu dans les moments épiques, quand je passais, avec Turati, sous les yeux des carabiniers pour fuir en France, quand je nageais vers la barque salvatrice à l'île de la déportation, quand je me trouvais en cage avec les camarades sans négation possible, accablé par des preuves éclatantes. Pour une aventure, c'est une aventure. Jusqu'à hier respectable exilé, professeur en congé, journaliste. Et toi, Calosso, maître dans les rigides écoles anglo-saxonnes. Nous voici maintenant au bout d'un monde, même au fond du monde, à faire la guérilla en Aragon.

MANANA SE PARTE EN BATALLA

Contre la portière est appuyé un mulet. Sur le siège de droite, sont assis deux camarades. Cela tient de la foire, du cirque et du campement. Ris, Calosso, notre jeunesse n'est pas finie, la vie nous offre un supplément. Il n'y a rien de plus enivrant que de se sentir capable de transformation, d'évasion de la monotonie quotidienne, auteur et acteur tout ensemble de son propre destin, à l'encontre de toute règle et logique. Nous faisons assaut de moqueries et de paradoxes, puis les propos se font plus sérieux; l'Espagne, Unamuno, l'universalisme espagnol, son caractère tragique mais aussi éphémère, la nécessité de passer de la guérilla à la guerre, du crépuscule à la conscience.

De temps à autre, la portière s'ouvre, quelqu'un cherche à entrer, remuement de corps et d'armes.

Sommeil d'enfants sur la place de Vicien, quartier général de la colonne Ascaso.

A quatre heures, nous errons, la tuta à demi détachée des épaules, à la recherche d'un ruisseau où des centaines de miliciens se lavent mains, visage et pieds.

Vicien n'est pas un groupe de maisons, c'est une commune de 200 habitants. Les paysans ont proclamé le communisme libertaire, quelques propriétaires ont été fu-

Huesca est à six kilomètres, nous entendons le canon.

21 AOUT

Reconnaissance avec Ascaso à notre futur front. Front est une manière de dire, car la zone est res nullius. Elle fut à nous, elle fut à eux, pour le moment elle est provisoirement inoccupée. Mission: couper la seule grande voie de communication entre Sarragosse et Huesca. Ennemi à gauche, ennemi à droite. Position sandwich, posttion en l'air.

D'une superbe Buick, nous passons à une très fatigante marche à travers les mottes des champs brûlés du grand soleil. La bouche devient pâteuse, le souffle court. Nous sommes précédés d'une patrouille de miliciens à demi-nus qui évolue et grimpe avec une habileté consommée.

Nous voici enfin sur la crête. La position choisie, nous nous précipitons sur le plateau dans la direction d'une oasis de verdure entourant un petit lac. Je me jette à l'eau avec ma montre et dans un deuxième plongeon je me luxe une main contre un tronc d'arbre immergé au fond. Satisfaction intense de ne m'être pas cassé la tête.

A la tombée de la nuit, concentration de la colonne aux abords du cimetière de Vicien pour expérimenter les bombes à main d'un modèle nouveau. Le clocher de Huesca se détache contre les montagnes de la Sierra Guara parallèle aux Pyrénées. Deux immenses bastions de roche rouge semblent l'entrée de l'enfer. A gauche, Almudevar dans les flammes du couchant. Paix de la campagne qui commence à se faire moins hostile. Horizon rose, violet, bleuâtre. Et pas de bombardement. Finalement arrivent trois bombes. Deux n'éclatent pas. La troisième éclate, mais bien peu se sont rendu compte de la manière dont elle était amorcée.

Demain matin, à l'aube, nous irons en ligne, ou mieux, nous formerons la ligne. L'étable de Vicien est royale en comparaison des cailloux où nous irons nous mettre. Amen.

22 AOUT

Nous sommes arrivés, la chaleur est terrible. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Le soleil de plomb brise les plus résistants. Jamais impression semblable. Il me semble que non seulement mes pieds, mais mes souliers brûlent. Et la nausée complique les choses. Toutefois nous préoccupons du service. Organisation de la position et ravitaillement. Recherche acharnée de l'eau. Pas un filet dans les environs et pas une maison ayant un puits. Seulement vers les deux heures arrivent les mulets avec les provisions. L'eau est chaude et sale, mais qui s'en préoccupe? Le rata est abondant, mais à base de mouton, très peu arrivent à en manger. Un gros vin à vingt degrés me délivre de la nausée, mais au bout de quelques minutes j'ai la tête en flamme autant que les pieds. Et pourtant je n'ai bu que quelques gouttes. Des disputes éclatent entre les soldats et il faut intervenir et surveiller le vin.

Un détachement peut être formé de dieux, mais les dieux dans un détachement redeviennent enfants.

Nous commençons à creuser, à placer des sentinelles, à couper la route. L'ordre est de se garder d'une incursion venant de Huesca. Devant nous, sur notre gauche, devraient se trouver 300 Espagnols. Mais pour le moment nous n'en voyons pas trace,

(Traduit de l'italien de Giustizia e Libertà, 9 et 16 juillet 1937.)

Le Guépéou espagnol

Le Travail, toujours au service des staliniens, s'est empressé de nous servir ces déclarations :

Certaines protestations parvenues au gouvernement de la République contre les persécutions dont divers éléments directeurs du P.O.U.M. auraient été victimes indiquent que des informations erronées ont circulé à l'étranger sur ce sujet. Les autorités espagnoles tiennent à déclarer qu'il ne s'agit là nullement de persécutions politiques mais bien de simples mesures de police, imposées par les besoins les plus élémentaires de la sûreté de l'Etat. Le P.O.U.M. a été un groupement hétérogène qui n'a cessé de poursuivre une politique extrémiste systématique, et qui s'était converti en refuge des nombreux ennemis de la République. Au cours des regrettables événements du mois de mais dont les conséquences auraient pu être fatales pour la conduite de la guerre, le P.O.U.M. a affiché publiquement dans son journal La Batalia sa solidarité totale avec les éléments subversifs qui agissaient pour le compte au général Franco. La police et les autorités militaires poursuivent en ce moment leur enquête sur les agissements des membres du P.O.U.M. qui se trouvent en état d'arrestation et qui, le moment venu, seront jugés selon les lois de la République avec toutes les garanties de défense et d'impar-

Remarquons que les fameuses mesures de police n'ont encore pu être justifiées d'aucune façon; que de tous les partis le plus hétérogène est le Parti communiste, presque nul avant le 19 juillet et qui s'est grossi des éléments les plus disparates et les plus douteux; que c'est une calomnie infâme de prétendre que la classe ouvrière de Barcelone soulevée contre les provocations et les crimes des stalino-bourgeois agissait pour le compte de Franco.

Au surplus La Révolution prolétarienne (no 251 du 25 juillet 1937) publie les résultats d'une enquête faite sur place par une délégation internationale.

Par elle nous apprenons que la C.N.T. a actuellement huit cents de ses membres emprisonnés, ainsi que soixante « disparus ».

Pour ce qui concerne plus particulièrement le P.O.U.M., voici ce qu'en pense Caballero, qui fut jusqu'à hier, avant qu'il ne se brouille avec ces chers communistes, persona grata au Travail:

Caballero nous déclara qu'il connaissait personnellement depuis longtemps Nin, Gorkin et autres, et que, bien que leur adversaire politique, il savait parfaitement que ceux-ci n'étaient et ne pouvaient être des espions fascistes. « Si Nin et les autres membres du P.O.U.M. sont actuellement poursuivis pour espionnage, c'est uniquement pour raison politique, uniquement parce que le parti communiste veut détruire le P.O.U.M., n

« Si, dans cette besogne, le parti communiste a l'appui des autres partis gouvernementaux (socialistes de droite et partis bourgeois), ajouta Caballero, c'est uniquement parce que la droite socialiste a besoin de l'appui communiste pour sa lutte contre la gauche socialiste, et que les partis bourgeois ont besoin de l'appui communiste pour le sauvetage de la démocratie bourgeoise. Les persécutions contre le P.O.U.M. sont la rançon que ceux-ci payent au parti communiste. »

D'autre part, Caballero déclara que la répression contre le P.O.U.M. n'était que l'avant-coureur d'une repression qui serait dirigée ensuite contre la gauche socialiste afin de la faire disparaître, comme on espère que disparaîtra le P.O.U.M. Récemment un certain nombre de socialistes de gauche ont été arrêtés.

L'article entier serait à citer. Faute de place donnons-en cette conclusion:

Indépendamment de la lutte générale contre toute répression à l'intérieur du camp antifasciste, il reste:

1. A obtenir que le procès du P.O.U.M. n'ait pas lieu à huis-clos. Il ne servirait à rien d'avoir momentanément sauvé les accusés des mains du Guépéou s'ils devaient être jugés et condamnés entre les quatre murs d'un tribunal d'exception, et exécutés ensuite très « légalement ». Il faut donc, à tout prix, obtenir que le procès soit public, ou que, s'il n'en est pas ainsi, puissent assister au débat des délégués des organisations antifascistes espagnoles et étran-

2. Empêcher que les étrangers antifascistes qui sont venus en Espagne pour lutter contre le fascisme, puissent être incarcérés par simple décision policière, pour « vérifications » de quelque chose, sans avoir commis de délit, et simplement en fait parce qu'ils appartiennent à une fraction de l'antifascisme qui n'est pas celle qui est au pouvoir.

Dire que les canailles qui sèment de telles divisions prétendent être dans le monde Genève — Imprimerie, 24, rue Vieux-Billard | entier les champions de l'unité!

LA RELIGION

Par une politique de violence, la religion peut être brusquement supprimée, mais elle se relève : 1793 et le Concordat le prouvent. Par la science, la religion périt jusque dans son germe, et irrévocablement. Depuis quarante ans nous la voyons, convaincue d'impuissance et d'erreur, tomber d'une chute accélérée, malgré l'appui des gouvernements, malgré les efforts du clergé, malgré les complaisantes équivoques de la philosophie et la faveur de l'opinion; et je ne saurais dire quelle triste et douloureuse impression produisit d'abord sur mon cœur le spectacle de cette agonie. Je vovais un peuple irréligieux avant d'être instruit; un gouvernement que rien d'éternel, rien d'absolu ne soutenait; une société pour qui l'ordre était une convention, le vice et la vertu des idées arbitraires, le passé du genre humain un long mensonge: et cette situation sans exemple, cet avenir sans providence m'effrayaient. Mais je me rassurai bientòt en démêlant dans les faits les plus vulgaires, et les causes secrètes des révolutions religieuses, et les éléments d'un ordre merveilleux, qui se laissait d'autant moins apercevoir qu'il était plus près àc moi. Alors je me dis que le temps était venu d'aider au travail de la nature, et de procurer, par tous les moyens que la raison avoue, la dernière crise de la société.

Que les chrétiens me le pardonnent: si ces recherches ne sont point une illusion du ténébreux esprit, la religion est désormais un non-sens; si je me trompe, le salut de mon âme ne paiera point trop cher ce triomphe de la théologie.

Plusieurs obstacles retardent l'extinction définitive des religions: le peuple, surtout celui des campagnes, n'est pas prêt; la science de l'homme et de la société n'existe pas ; la métaphysique est à faire. Il faut forte et longtemps exercée une raison pour se contenter, en attendant la lumière, d'une philosophie négative: le vulgaire ne quitte une croyance que pour une autre; chez lui, une idée peut seule chasser une idée. C'est ce qui explique la manie, je dirai presque l'hypocrisie de religiosité si commune aujourd'hui, dans l'enseignement, la presse, mais surtout dans le gouvernement. Tandis que les philosophes annoncent une réforme religieuse, que radicaux et conservateurs parlent d'intérêts spirituels, que les proviseurs recommandent à leurs élèves, qui rient, la fréquentation des sacrements, et donnent des prix de religion; le pouvoir favorise de toutes ses forces l'action du clergé, et prêche volontiers, par ses procureursgénéraux et ses préfets, contre l'impiété et les mauvaises doctrines. Etourdi des reproches de corruption et d'anarchie qui s'élèvent de toutes parts, il n'imagine rien de mieux, pour le peuple, qu'un retour à la religion, pour lui-même qu'une royauté absolue. Mais personne n'est dupe: tout le monde rit de ces mines, et le même coup qui abattra le scepticisme finira cette co-

Est-ce que moi, qui suis vieux, je puis rentrer dans le sein de ma mère, et revenir au monde? disait au Christ le pharisien Nicodème. Génération du 19e siècle, tu ne saurais non plus rentrer dans le giron de l'Eglise: la période religieuse est finie pour toi. Que l'avenir n'effraie pas ton courage: ce sont des aveugles ou des désespérés ceux qui te disent : Pouvez-vous vivre sans religion! Non, ce n'est point en vain qu'ont protesté dès l'origine ces penseurs que le sacerdoce a inscrits parmi ses ennemis, quand il n'a pu les compter parmi ses victimes ; ce n'est point en vain que dix géné rations ont affaibli pour nous la crainte de l'autel et le respect du trône: incrédules et libres dès le ventre de nos mères, boirons-nous encore, après avoir vu le soleil, les eaux de l'amnios?

Qu'un monument s'élève en témoignage du mouvement qui vient de s'accomplir la révolution française a sa colonne; que la religion ait sa pyramide. Jadis, après avoir béni notre naissance, elle priait sur notre cercueil: sachons, aujourd'hui, lui rendre les derniers devoirs. Craindrions-nous, par piété filiale, d'ensevelir notre mère? Notre émancipation complète ne datera que de ces grandes funérailles. Jusqu'à présent l'homme a marché dans la crainte des dieux et des démons, exhorté par le prêtre, bercé par des fables, et consolé par des symboles: qu'il sache désormais qu'entre Dieu et lui la nature est son seul interprète; qu'il apprenne à lire ses destinées au grand livre de l'Univers; que la connaissance de ses rapports avec le monde et avec ses semblables fasse toute son étude; que le développement des puissances de son être devienne son seul exercice; qu'il sache enfin que tout problème que sa raison peut se proposer, elle doit tôt ou tard le résoudre; que par conséquent il n'est pas pour elle de mys-P.-J. PROUDHON.

(De la création de l'ordre, pp. 38-40.)

Les camarades doivent, fréquenter les réunions de leurs Groupes.

Variations staliniennes

Depuis le fameux « nouveau tournant », il n'est plus permis de rester socialiste, de vouloir une profonde transformation économique, sans être traité par les staliniens d'agent de Mussolini ou Hitler, de trotzkiste, de traître, de provocateur, et ainsi de suite. Nous avons déjà publié l'essentiel d'un article de Gabriel Peri, où étaient exprimés contre la bourgeoisie républicaine les mêmes griefs que nos camarades exposent encore aujourd'hui.

Donnons maintenant quelques affirmations de Mundo Obrero, le principal organe communiste espagnol, avant de se changer en feuille stalino-bourgeoise.

Le 8 juin 1932, Marcelin Domingo était défini « l'homme de la démocratie corrompue ».

« Le socialfasciste Prieto, sanguinaire laquais du capitalisme » (11 février 1933).

« Il n'y a pas, il ne peut y avoir des fonctions intermédiaires. Nous avons à démasquer les traîtres et les démagogues démocratiques » (12 février 1933).

" Les chefs socialistes pactisent avec la contre-révolution et avec le fascisme » (30 mars 1933).

« Le gouvernement Azana-Prieto, dans une note officielle, se met aux ordres de ses maîtres, les capitalistes » (22 avril 1933).

« Les chefs socialistes aussi complotent et protègent le fascisme » (24 mai 1933). « La contre-révolution a chargé Azana de

prendre le fouet de la répression et de la terreur contre les ouvriers et paysans révolutionnaires » (13 juin 1933). « Largo Caballero, presque bolcheviste et

entièrement socialfasciste » (17 août 1933). « Nous dénoncons ouvertement devant tous les ouvriers la concordance du Comitéexécutif du parti socialiste espagnol avec les préparatifs fascistes de Lerroux » (12 septembre 1933).

Nous pourrions multiplier ces citations. Or, aujourd'hui, à part Caballero qui n'a pas voulu accepter d'être l'homme à tout faire des communistes et qui a été ainsi éliminé et insulté par eux, tous les autres républicains et socialistes doivent aux mêmes staliniens d'être revenus au pouvoir. Et malheur à qui ose les critiquer dans leur œuvre réactionnaire, entreprise d'ailleurs sur ordre de Moscou!

Quelle démoralisation ne peuvent manquer de produire dans les masses ces changements d'attitudes, d'affirmations et d'actes! Ceux qui les acceptent les yeux fermés sont évidemment des inconscients au vrai sens du mot; quant aux canailles qui acceptent de faire les propagandes les plus contradictoires, ce sont des sans scrupules conscients et bien conscients de leur canailferie.

Pas de « paix de Vergara » !

disent les révolutionnaires espagnols, et il est fort à craindre qu'elle leur soit imposée. Le gouvernement de Valence la repousse aussi, mais il ne faut pas s'y fier. Jouet de la Russie, dès que celle-ci voudra, il s'empressera de l'accepter. Mais qu'estce que la « paix de Vergara »? En voici l'explication que nous empruntons à M. Harmel:

Il y a cent ans se déroulait la première guerre carliste, que la guerre civile actuelle rappelle étrangement, sauf par le fait que l'Angleterre et la France avaient alorsune politique intelligente. Elle avait débuté, comme la guerre actuelle, par une attaque foudroyante sur Madrid, qui s'aren vue de la canitale nuis e lle traina. parce qu'il n'y avait point de prolétariat espagnol organisé et averti, parce que cela se passait uniquement entre militaires et mercenaires. Quand les généraux des deux camps en eurent assez de prouver qu'ils étaient incapables, ils jugèrent préférable de s'entendre. La paix de Vergara ne s'occupait du pays lui-même que pour le soumettre au caprice des généraux. Les historiens écrivent que ce fut un compromis. En réalité, ce fut un marché qui réservait l'exploitation de l'Espagne aux chefs de l'armée. Vergara fonda le système des pronunciamientos. Vous comprenez maintenant pourquoi le

mot d'ordre de l'Espagne loyale est: « Pas de Vergara! »

Vain espoir.

Une résolution du Comité national du Parti socialiste espagnol affirme:

Ni la Société des Nations, ni les gouvernements qui se prétendent démocratiques n'imposent aux puissances totalitaires les principes du Pacte et ne leur opposent leur force matérielle. C'est dans le prolétariat mondial que le Parti socialiste met tous ses espoirs.

Hélas! il n'y a pas dans ce prolétariat mondial une force anarchiste aussi grande qu'en Espagne pour changer la situation. Et les Partis socialistes ne sont capables que de déclarations sans action conséquente. Pis encore, ils sont complices plus ou moins directs des « gouvernements qui 50 prétendent démocratiques ».